



ÉDOUARD MÉRITE

Maître de dessin animalier au Muséum

(1867-1941)

par J. BERLIOZ

« Monsieur BERLIOZ, voyez donc la merveille que je viens de découvrir... », et, le regard pétillant de malice par-dessus les demi-verres de ses lunettes, il sortait avec précaution d'une vaste sacoche brune, qui ne le quittait pas au cours de ses investigations au « Marché aux puces », un objet bizarre, hétéroclite, piège ou ornement capillaire, qu'il me tendait d'un air interrogateur. La fierté du collectionneur sagace, l'ardente curiosité du chercheur toujours en quête d'inédit, le goût aussi sans doute de l'énigme difficile à résoudre — car, en véritable ethnologue qu'il était, il n'aimait pas laisser sans justification finaliste aucun des objets qu'il amassait —, se devinaient sur son visage... Et c'est ainsi la plupart du temps que je recevais la visite d'Édouard MÉRITE, maître de dessin animalier au Muséum, durant la dernière période de sa vie, lorsqu'après ses heures d'enseignement il venait quérir auprès de moi quelque information ornithologique qu'il soupçonnait en rapport avec ses dernières trouvailles.

Son érudition et son « flair » de collectionneur ne se montraient que bien rarement en défaut. Ensemble nous examinions par comparaison dans les collections du Muséum quel pouvait être le fragment d'os ou le débris de plume, partie constituante de l'objet qu'il me présentait et qui pouvait le mettre sur la voie du rôle de celui-ci et de son origine géographique. Un jour, c'était quelque engin de pêche, présumé venir de quelque île lointaine de l'Océanie; une autre fois, c'était un de ces pièges à trappe compliqués en usage chez certaines peuplades d'Afrique, ou encore de ces ornements sud-américains multicolores dans la composition desquels entrent toutes sortes de plumes d'oiseaux, d'élytres de coléoptères et de graines bariolées. Sa prédilection allait tout particulièrement aux pièges et aux appeaux, dont il parvint à la longue à se constituer une collection véritablement hors pair et d'une valeur documentaire exceptionnelle.

Les sources de documentation auxquelles il aimait puiser étaient aussi nombreuses que variées. Sans doute, à Paris, la fréquentation quasi hebdomadaire du « Marché aux puces » et des grandes ventes de l'Hôtel Drouot lui assurait-elle les satisfactions renouvelées du collectionneur jamais rassasié et un accroissement régulier de ses collections. Mais il entretenait aussi une correspondance des plus imposante aux quatre coins de l'univers et suivait

avec une scrupuleuse ponctualité les écrits de ses correspondants lointains, qui pour la plupart lui étaient inconnus personnellement et devaient le demeurer jusqu'à la fin de sa vie. Son cœur et son esprit « vivaient » véritablement à l'unisson avec eux, enregistrant avec avidité toute information pittoresque ou inédite qui lui était apportée sur la vie et les coutumes de ces pays, et ne se décidant qu'avec peine à vider ses poches des liasses de lettres qu'il y entassait ainsi. Car ce collectionneur invétéré se doublait aussi d'un grand érudit, dont la dernière passion fut probablement cette accumulation prodigieuse de connaissances en matière d'ethnographie cynégétique et surtout de piègeage, qu'il se plût à condenser dans un ouvrage, paru après sa mort et demeuré classique (1).

Jamais l'âge ne parvint à diminuer son enthousiasme, ni cette ardeur à la recherche et au travail qui, même dans les circonstances difficiles de sa vie, lui assurèrent cette étonnante juvénilité de l'esprit et un optimisme parfois déconcertant. Aussi, durant toute cette fin d'une carrière prodigieusement active et remplie — seule période où je l'aie connu personnellement —, il ne cessa de se partager entre sa profession d'artiste animalier, son penchant pour l'ethnographie et son enseignement au cours duquel il prodiguait à ses élèves les ressources de son merveilleux talent de croquiste en même temps qu'il tentait d'exalter en eux cette flamme intérieure sans laquelle un métier d'artiste risque de demeurer bien terne.

* * *

Mais il n'avait pas été que cela, et la vie n'avait pas ménagé à cet infatigable chercheur les sursauts et les émotions qui convenaient à son tempérament.

Né au Neubourg, dans l'Eure, le 7 mars 1867, Édouard MÉRITE avait grandi parmi la campagne, se passionnant de bonne heure pour la vie rustique, l'observation des animaux sauvages et les péripéties des courses de chasse, car il était épris de toutes les diversités de l'activité cynégétique depuis la chasse à courre jusqu'à la fauconnerie. Son sens inné du dessin, la rapidité de ses réflexes visuels et manuels dans l'interprétation de ses perceptions artistiques, l'orientaient déjà tout naturellement vers cet art de croquiste dans lequel il devait s'acquérir une si juste réputation. Et, plus tard, lorsque, décidé à fréquenter les ateliers de BARRIAS et de FRÉMIET, puis devenu l'élève et l'ami d'Aimé MOROT, il se fixa à Paris pour perfectionner et affermir ses dons, il ne cessa d'être toujours attiré par son même idéal de jeunesse.

Il devait se faire assez vite un nom à la fois comme peintre et comme sculpteur. Mais c'est comme peintre qu'il débuta au Salon de 1888 et il ne tarda pas à se spécialiser d'abord dans la figuration des oiseaux de proie et des scènes de fauconnerie, ce qui lui valut, dès ses débuts dans sa profession, quelques succès flatteurs. Aussi sa personnalité en fut-elle vite solidement établie : MÉRITE se révéla et demeura, tout au long de sa brillante carrière, l'interprète de la vie et du mouvement. Toutes les manifestations de l'activité quotidienne des animaux aiguillonnaient sa curiosité : l'animal aux aguets, l'animal en fuite, l'animal en course, l'oiseau en vol, tous croqués au cours de ces parties de chasse qu'il affectionnait, n'eurent bientôt plus guère de secrets pour lui, — et, à force de travail, de volonté et d'observations, il acquit dans la peinture des scènes de chasse une maîtrise incomparable. Bien plus,

(1) E. MÉRITE, *Les pièges*, Éditions Payot, Paris 1942.

les spectacles sanglants, les affres d'une lutte à mort, les spasmes d'un animal agonisant ne rebutaient pas sa sensibilité, loin de là ! Et l'on découvre curieusement dans maintes de ses œuvres tant picturales que sculpturales un certain goût du morbide, qui l'incitait à considérer encore la mort comme l'expression dernière de la vie, — tels ces artistes de l'antiquité, que la littérature dépeint volontiers comme puisant leur inspiration dans des scènes cruelles ou féroces.

MÉRITE n'apprécia jamais que des modèles vivants, ou tout au plus fraîchement tués. Il gardait volontiers en cage, dans le jardin de son atelier, quelque fauve ou quelque rapace, — car il avait toujours éprouvé un penchant naturel pour ces prédateurs aux regards expressifs et aux attitudes changeantes —, qui pût lui fournir, à quelque heure que ce fût, matière à fixer par un croquis une attitude nouvelle, fugitive et inédite. Les loups et les chats sauvages, qu'il posséda à plusieurs reprises et dont le renouvellement lui était assuré par de dévoués correspondants, sont demeurés longtemps célèbres parmi son entourage familial : que de motifs de réalisations picturales ne lui ont-ils pas inspirés ?

Comme au temps de ses premiers succès d'artiste, les oiseaux de proie et les oiseaux-gibiers : faisans, perdrix, canards, bécasses et autres, ne provoquaient pas moins sa ferveur enthousiaste, et il appréciait particulièrement toute occasion qui lui était offerte d'acquérir quelque connaissance nouvelle à leur sujet. Car son art n'était peut-être pas tant, chez MÉRITE, le motif primordial de son activité qu'un moyen de fixer ce que son esprit ardemment curieux de naturaliste se complaisait à enregistrer et à interpréter. Je me souviens d'un jour où il était entré dans mon laboratoire au moment où l'on s'apprêtait à dépouiller un pygargue ou aigle de mer, tué la veille quelque part en Ile-de-France. Ce magnifique rapace, aussi puissant que les véritables aigles, mais bien différent d'aspect ou plutôt de visage, ne lui était pas familier. Il me demanda la possibilité d'en prendre un croquis de la tête; aussitôt dit, aussitôt fait : il souleva les paupières de l'animal, réajusta les plumes de la face, prit son crayon..... et en moins de dix minutes était né un petit chef-d'œuvre de vérité et d'expression, pour ses archives iconographiques.

Par contre, l'animal naturalisé, l'insecte desséché le laissaient complètement indifférent, quelle que pût être la beauté des couleurs. Aussi se passionna-t-il presque exclusivement pour l'étude des vertébrés supérieurs, des « grosses bêtes » tant mammifères qu'oiseaux. Il ne put jamais s'intéresser véritablement aux invertébrés et tout au plus quelques gros insectes très spectaculaires comme les goliaths tentèrent-ils parfois sa palette. Le dynamisme était l'essence même de son inspiration : l'animal immobilisé en une pose rigide ne l'attira jamais que tout au plus très médiocrement, le végétal même pas du tout. Si, par devoir professionnel, il accepta parfois de réaliser d'après de tels modèles des sujets de peinture documentaire, il ne les exécuta jamais, ...c'était visible, qu'à contre-cœur; ce fut même le côté un peu déplaisant pour lui du rôle qu'il accepta, plus tard, au Muséum.

* * *

A la force de l'âge, en possession déjà de la notoriété, un caractère comme MÉRITE ne pouvait pas ne pas se laisser séduire par l'aventure des grands voyages. Il venait même de faire, au Salon, ses débuts officiels de sculpteur en 1896, lorsqu'il fut attaché peu après comme artiste à la Mission Scientifique du Général DE TRENTINIEN, qui, en 1898-99, fut

chargée entre autres de réunir toute une documentation zoologique et ethnographique au Soudan français. Il visita ainsi les territoires tropicaux du Haut-Sénégal et du Niger, se passionnant, malgré une grave maladie qu'il y contracta et qui le retint quelques mois à l'hôpital, pour la vie indigène et rapportant de ses courses en brousse nombre de dessins et d'esquisses, qu'il utilisa largement par la suite pour ses compositions.

Mais c'est surtout à deux des expéditions en régions arctiques, organisées par le Duc d'ORLÉANS à bord de son yacht « La Belgica » (en 1905 et en 1909), que reste attaché le nom de MÉRITE, en même temps que celui de son compagnon le docteur RÉCAMIER, médecin du Prince. Tous deux participèrent avec une égale ardeur de curiosité scientifique à ces explorations de l'Atlantique Nord, qui les conduisirent successivement au Groenland, aux îles Feroe, à l'île Jan-Mayen, au Spitzberg, à la Terre François-Joseph et à la Nouvelle-Zemble. Travailleur infatigable, MÉRITE y accumula une énorme documentation iconographique sur la faune arctique : dessins, croquis, aquarelles, — à côté de laquelle il serait d'ailleurs injuste de passer sous silence quelques silhouettes qu'il traça aussi de ses compagnons de voyage, avec un art délicat et consommé de portraitiste. Sa nature d'artiste paraît être restée fortement imprégnée des émotions éprouvées au cours de ces voyages, et certainement ce goût de l'exotisme qui ne devait guère le quitter jusqu'à son dernier jour s'en trouva-t-il profondément affermi.

Il avait eu la satisfaction déjà de voir son nom immortalisé géographiquement sur les cartes du gouvernement danois, qui l'avait attribué à un cap de la côte groenlandaise, découvert au cours de l'une de ces expéditions. Mais, entre temps, il devait connaître encore d'autres succès, et sa production inépuisable en matière de peintures et de sculptures exaltant la chasse et les animaux-gibiers contribuait à maintenir et même élargir sa réputation. C'est ainsi qu'il fut convié plus d'une fois par le Duc d'ORLÉANS, qui résidait alors en Grande-Bretagne, à prendre part aux parties de chasse, dont celui-ci se montrait un fervent adepte en ce pays. De même, au cours d'un séjour à Vienne, à l'occasion d'un congrès cynégétique, il fut invité aux chasses impériales de la Cour d'Autriche-Hongrie, et ce fin tireur, ce passionné de toutes les expériences cynégétiques, ne put, dans ce cadre et ces circonstances exceptionnelles, que trouver l'occasion de nouveaux enthousiasmes et d'impressions ineffaçables.

Mais la guerre de 1914-18, qui devait apporter tant de bouleversements sociaux et politiques, mit fin à cette période active et brillante de la vie de MÉRITE, et celui-ci, qui depuis 1900 était marié, vécut désormais, d'une vie plus retirée, pour sa famille et pour l'épanouissement de ses propres tendances intellectuelles. Il ne cessait pas pour cela de rester par-dessus tout le peintre précis et sincère de la chasse; mais la vogue de celle-ci avait peut-être un peu pâli, et l'orientation des tendances esthétiques de l'époque se trouvait, elle aussi, plus ou moins bouleversée comme après toute crise profonde. Ses détracteurs ne se sont sans doute pas fait faute de critiquer certaines de ses techniques, discernables dans ses peintures comme dans ses sculptures; mais personne ne pourrait songer à nier sa forte personnalité, tant dans sa vie privée que dans son art. En ce dernier domaine, il ne dût rien qu'à lui-même, fortement attaché à son idéal intérieur, imperméable aux influences, et, si la protection dont l'honora le Duc d'ORLÉANS lui ouvrit sans doute bien des portes, elle ne modifia en rien ses élans, ni la simplicité de sa vie.

C'est dans cet esprit que, lorsque le décès prématuré d'Adolphe MILLOT, maître de dessin animalier au Muséum, se trouva laisser vacant (en décembre 1921) ce poste envié

de maints artistes, MÉRITE se présenta pour le remplacer, sachant fort bien que ses propres dons et tendances étaient probablement aussi opposés que possible à ceux de son prédécesseur, sauf pourtant en ce qui concernait cette même recherche de la vérité dans le détail, si essentielle en matière d'art documentaire. Nommé en février 1924, MÉRITE occupa ce poste pendant plus de dix années, sans se départir de la haute conscience professionnelle dont il était coutumier, et apportant dans ses méthodes d'enseignement un renouveau très personnel, que sa dévotion quasi-exclusive à l'étude de l'animal vivant aura marqué d'une empreinte durable. Car, lorsqu'il prit à son tour sa retraite en 1936, il céda la place en effet à un autre maître du mouvement et de l'expression, le peintre Roger REBOUSSIN. Libéré des servitudes de son enseignement, MÉRITE put désormais s'adonner tout entier à ses deux penchants essentiels, qui se trouvaient si ingénieusement liés dans son esprit : la zoologie cynégétique et l'ethnographie. Ils lui inspirèrent encore quantité de réalisations nouvelles, et non pas seulement dans le domaine artistique, mais aussi dans le domaine littéraire, car il collabora à de nombreuses publications cynégétiques et ethnographiques, où sa plume ne se montra ni moins diserte, ni moins vivante, ni moins colorée que son pinceau.

Analyser esthétiquement l'œuvre de MÉRITE sortirait du cadre de cette étude, et d'ailleurs comment juger impartialement d'une telle œuvre alors que sa production artistique, dispersée en de multiples collections publiques et privées, atteint numériquement un invraisemblable plafond ! En un mot, on peut dire que son idéal esthétique tendait à concilier l'impression de dynamisme, base même de son art, avec le souci scrupuleux de respecter tout détail objectif, en concentrant toute son attention sur le sujet principal et négligeant au besoin tout ce qui entourait celui-ci ou n'intervenait pas du moins pour en accentuer le caractère.

* * *

Ses dernières années le laissèrent fidèle à cet idéal, indéracinable dans son attachement à ses objets familiers. Il avait concentré le plus clair de ses activités dans son vaste atelier, qu'un entassement inimaginable de collections les plus hétéroclites d'objets d'histoire naturelle et surtout d'ethnographie avait transformé, disait-on — car je ne l'ai moi-même jamais visité —, en un véritable bric-à-brac, parmi lequel des pièces de très grande valeur documentaire voisinaient avec du menu fretin. Or cet atelier, situé à Rueil en bordure de Seine, était assez fréquemment menacé, en hiver et au premier printemps, par les crues du fleuve. MÉRITE avait eu lieu de s'en inquiéter plus d'une fois, mais son optimisme vite rassuré ne réagissait guère, le danger passé. Un jour pourtant, lors d'une crue particulièrement forte, l'eau avait envahi tout l'atelier et je le vis arriver désarmé, inquiet, me disant : « C'est une catastrophe, impossible de rien sauver, la moitié des objets est sous les eaux, mais on ne peut toucher à rien... ». Je ne sais si, lors de la décrue, il fit l'inventaire du désastre, où certainement avaient sombré quelques pièces de choix..., mais il n'y fit aucun changement.

En mai 1939, un deuil familial vint apporter une grave atteinte à la santé de cet homme si sensible qu'était MÉRITE : il perdit sa fille unique, elle-même mère de quatre fils encore très jeunes. Il ne s'en remit pas. Puis survinrent la guerre et l'occupation. Il s'obstinait à rester, transi, dans son atelier : mais les privations et le manque absolu de moyens de chauffage hâtèrent sa fin. Il mourut, à Rueil, le 5 février 1941. Ses collections ethnographiques, aux-

quelles il avait consacré le meilleur de lui-même et dont la série des engins de piègeage représentait surtout un ensemble de si haute qualité, furent dispersées, par la suite, aux enchères publiques. Mais il laissait encore après lui un grand nombre d'œuvres : dessins, esquisses, peintures, gouaches, de qualité peut-être inégale, mais toutes empreintes de ce sens étonnant du mouvement et de l'expression, qui avait fait la plus grande originalité de son talent. La fécondité de son crayon et de son pinceau avait tenu du prodige. Le Muséum a acquis un certain nombre de ces études, parmi celles surtout qui retracent avec tant de vérité la recherche des attitudes les plus typiques des espèces animales qu'il connaissait le mieux, — et aussi ses carnets de voyage, où se reflète avec la même spontanéité toute son âme de chercheur épris des curiosités les plus diverses qu'il trouve sur sa route.

Son souvenir reste celui d'un travailleur acharné et d'un naturaliste de race, en même temps que d'un artiste sensible et passionné. Façonné par les tendances cynégétiques de sa jeunesse, il demeure sans doute essentiellement représentatif d'une époque où la chasse de grand style était encore en honneur dans certains milieux sociaux. Mais son enthousiasme, qui ne fléchit jamais, et sa foi dans son idéal l'inféodent aussi aux traditions romantiques et peuvent être une grande leçon à offrir à ses jeunes émules de l'époque contemporaine.

Je tiens à remercier ici les parents d'Édouard MÉRITE :
M. Pierre MÉRITE, son neveu, et M. Étienne GALLU,
son petit-fils, qui, l'un et l'autre, m'ont très aimablement fourni une documentation qui m'a été précieuse
pour la rédaction de cette notice biographique.



affectationment
J. A. White
New York